Le Courrier du Mémorial

Bulletin de liaison des Amis du Mémorial de l'Alsace-Moselle N° 27 / Mars 2016

SOMMAIRE

1 Éditorial
2-3 Les rendez-vous de l'AMAM
4-5 Le rallye de l'AMAM 2015
6-7 La page du Mémorial : qui était Louise Weiss ?
8-9 À Terezin sur les pas d'Hanus Hachenburg
10-13 DOSSIER : Antoinette Roussel, réminiscences alsaciennes
14-15 Joseph Haller : matricule 7050 au Struthof et 64699 à Dachau
16-17 Le cinéma à Strasbourg en juillet 1940
18-19 La reddition du Donon, juin 1940
20 Morceaux choisis d'Alphonse Troestler
I-IV Blasons des communes adhérentes à l'AMAM
I-IV Fiche pédagogique : Réflexion sur l'engagement

RALLYE 2016
LE 11 SEPTEMBRE
INSCRIPTION AUPRÈS DE :
j-p.gully@orange.fr
avant le 07 septembre 2016

L'engagement citoyen des municipalités d'Alsace et de Moselle

« *Parce qu'un homme sans mémoire est un homme sans vie, un peuple sans mémoire est un peuple sans avenir* ». Maréchal Foch

Avec quatre fois plus de victimes que la moyenne d'un département français, avec 130 000 incorporés de force et 15 000 jeunes femmes soumises au *Reichsarbeitsdienst* (RAD), avec 30 000 Alsaciens et Mosellans tombés ou disparus, anéantis par une idéologie totalitaire, avec la menace constante de la *Sippenhaft*, cette loi barbare d'un autre âge qui établit la responsabilité collective de toute une famille, avec un régime de terreur à l'ombre des camps de Schirmeck et de Queuleu, abandonnés par la mère-patrie à la vindicte des bourreaux, sacrifiés sur l'autel du totalitarisme nazi, les trois départements de l'est (Bas-Rhin, Haut Rhin, Moselle) annexés de fait (et non simplement occupés comme le reste de la France) n'ont pas à rougir de leur comportement pendant la guerre.

Et pourtant ! Au lendemain de toute défaite, il faut des boucs émissaires. Écrasés par Sparte à la bataille d'Ægos-Potamos, les Athéniens condamnèrent à mort Socrate pour avoir corrompu la jeunesse et avoir ainsi été la cause de la défaite… pensant par là absoudre les vrais responsables. Victime d'un véritable crime de guerre, l'Alsace-Moselle devint après 1945 l'objet des pires calomnies dont certaines ont, hélas, la vie dure (voir l'article d'Alphonse Troestler page 20). Que n'a-t-on inventé sur ces boches de l'est, eux qui baragouinent la même langue que les hordes nazies, toujours volontaires dans les rangs des SS, criminels de guerre à l'occasion…

Pour en finir avec ce délire de mensonges, des élus alsaciens et mosellans se sont mobilisés pour la construction d'un Mémorial rétablissant la vérité historique dans toute sa transparence. Et pendant que l'édifice sortait de terre, Jean-Louis English, journaliste alors universellement connu dans notre région et bien au-delà, portait sur les fonts baptismaux notre association, l'AMAM ; son but : animer la vie culturelle autour du Mémorial, faire connaître la vérité, informer, montrer, expliciter et convaincre tous ceux qui, par ignorance souvent, par malveillance parfois, refusent de voir la réalité. Dans ce combat, l'AMAM a reçu dès le début, le soutien et l'adhésion de quelques communes (sept au départ). Elles sont près de deux cent cinquante aujourd'hui dans les trois départements (voir les blasons pages centrales de ce magazine). Leur aide financière et surtout morale nous est indispensable et stimule notre action. Savoir que des communautés, des municipalités, des maires comprennent que leur rôle civique ne se limite pas à leur présence aux cérémonies du 11 novembre ou du 8 mai nous aide dans notre engagement. Merci à eux car ils ont compris qu'adhérer à l'AMAM c'est faire vivre la Mémoire, garder le souvenir des victimes du nazisme, du totalitarisme et de la lâcheté des États, accepter la vérité, donner du sens à l'Histoire et apporter sa contribution à la construction européenne autour de l'amitié franco-allemande ; c'est comprendre avec Alexis de Tocqueville que « *quand le passé n'éclaire plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres* ».■

19 février 2016

Marcel Spisser

Les rendez-vous de l'AMAM

Cafés d'histoire : Auschwitz.

Par Tal Bruttmann

à Strasbourg le 1er et à Mulhouse le 2 février 2016

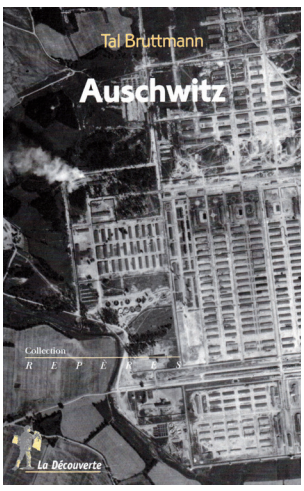
Les cafés d'histoire sont toujours très suivis

Pourtant, il s'agit d'un lieu d'une rare complexité, qui n'est pas limité au camp de concentration, mais est constitué d'une multitude d'espaces – camps de concentration, centre de mise à mort, industries de tous types – articulés autour de la ville d'Auschwitz, désignée par le régime nazi pour devenir un modèle de développement urbain et industriel au sein du IIIe Reich.

C'est dans cet espace que se sont croisées et concentrées politiques répressives contre différentes catégories de populations (Polonais, Tsiganes, Soviétiques…), politiques d'assassinat, dont la plus importante fut celle menée contre les Juifs, mais aussi politiques de colonisation et de développement industriel, conférant à Auschwitz une dimension sans égale. ■

Les travaux de l'historien Tal Bruttmann portent sur les politiques antisémites en France pendant la Seconde Guerre mondiale, ainsi que sur la « solution finale ». Il est notamment l'auteur de *La logique des bourreaux* (Hachette Littératures, 2003), *Au bureau des Affaires juives. L'administration française et l'application de la législation antisémite, 1940-1944* (La Découverte, 2006) et *Aryanisation économique et spoliation en Isère* (PUG, 2010). Le thème du café d'histoire porte sur sa dernière publication *Auschwitz* (La Découverte 2015).

L'histoire et les horreurs du plus meurtrier de tous les camps sont certes connues, mais Tal Bruttmann en renouvelle l'approche en plaçant son analyse dans le contexte économique et la politique de colonisation du Reich, approche qu'il décrypte clairement en dernière page de couverture :



Auschwitz est devenu le symbole à la fois des camps de concentration et de l'assassinat des Juifs, occupant aujourd'hui une place centrale tant d'un point de vue mémoriel qu'historique. Marqué par le gigantisme, qu'illustrent en premier lieu les chiffres – 1,3 million de personnes y sont acheminées depuis toute l'Europe, dont 1,1 million y sont mortes –, le site fut à la fois le plus important des camps de concentration et le plus meurtrier des centres de mise à mort de la « solution finale ».

Pays	Début des déportations	Nombre de victimes
Hongrie (dans ses frontières de 1942)	1944	430 000
Pologne (1939)	1942	300 000
France (1939)	1942	70 000
Pays-Bas (1939)	1942	60 000
Grèce (1939)	1943	55 000
Bohême-Moravie (1939)	1942	46 000
Slovaquie (1939)	1942	27 000
Belgique (1939)	1942	25 000
Allemagne et Autriche (1939)	1942	23 000
Yougoslavie (Croatie et Serbie, 1942)	1942	10 000
Italie	1943	7 500
Norvège (1939)	1942	690
Transférés d'autres camps et origines inconnues	–	34 000
Total		**1 088 190**

Statistique des déportés à Auschwitz par nationalité
Sources : Piper (1993, Klarsfeld (2001), Vagi et *alii* (2013)

La guerre d'Algérie.

par Grégor Mathias

à Strasbourg le 23 février 2016

Le café d'histoire de Grégor Mathias

J'ai connu Grégor Mathias à l'époque où, jeune historien, il travaillait sur une thèse qu'il a terminée depuis et brillamment soutenue, sur le rôle et les activités des SAS (Sections Administratives Spécialisées) durant la guerre d'Algérie. Il a rédigé un travail de plus de neuf cents pages montrant ses connaissances très pointues. En dehors des recherches de sa thèse, il a fait de nombreuses communications à des colloques et vient de publier un ouvrage (Ed. Michallon) sur un aspect trouble et mal connu de cette guerre : *Les vampires, mythe ou réalité de la guerre d'Algérie* à savoir la relation des enlèvements opérés par le FLN, pendant la période de pré-indépendance (1962), de civils européens ou de militaires pour alimenter des circuits de transfusion sanguine au profit des blessés musulmans dans les attentats perpétrés par l'OAS.

Grégor Mathias a élargi ces derniers temps ses domaines d'études à l'Outre-mer africain actuel. Professeur associé à l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr Coëtquidan, associé aussi à l'Université de Paris IV Sorbonne, il vient de participer à plusieurs contributions éditées chez Lavauzelle *(Opération Serval au Mali : l'intervention française décryptée – Centrafrique, pourquoi la guerre ?)*. A noter son ouvrage tout récent publié aux éditions de l'Aube, sur les guerres africaines de François Hollande, avec une préface fort élogieuse du professeur Jean-Louis Trillaud. Grégor Mathias est incontestablement devenu un grand spécialiste des sociétés musulmanes de l'Afrique saharienne et subsaharienne.

Le café d'histoire de ce mardi a porté sur *L'histoire de la guerre d'Algérie face au conflit mémoriel franco-algérien.* Un exposé remarquable et un débat passionné mais apaisé !

Paul Samuel

Les cafés d'histoire à Mulhouse au Grand Comptoir (ex-buffet de la gare)

Mardi 6 octobre 2015 : La presse écrite peut-elle mourir ?

Avec Patrick ; Fluckiger, journaliste, rédacteur en chef-adjoint au groupe Ebra qui fédère les journaux de l'Est de la France : *DNA, l'Alsace, Républicain lorrain, Est républicain, Vosges Matin, Bien Public, Journal de Saône-et-Loire, Progrès, Dauphiné libéré, Vaucluse Matin.*

Vendredi 15 janvier 2016 : la gestion des frontières extérieures de l'Union européenne

Avec François Lafarge, chercheur habilité à diriger des recherches à l'École nationale d'Administration, maître de conférences associé à l'Université de Strasbourg.

Mardi 26 janvier 2016 : quelle histoire pour la France ?

Avec Dominique Borne, historien, doyen honoraire de l'Inspection Générale.

Mardi 2 février 2016 : quels nouveaux regards sur Auschwitz ?

Avec Tall Bruttmann. Voir ci-contre page 2

Mardi 2 mai 2016 : le droit local des cultes au défi du pluralisme religieux et de la sécularisation

Avec Francis Messner, Directeur de recherche émérite au CNRS, Professeur conventionné à l'Université de Strasbourg, Chargé de mission auprès de la Ministre de l'éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche et du Ministre de l'intérieur.

Voir le site du Mémorial Alsace-Moselle, rubrique *AMAM*, onglet *Les réalisations.*

Colmar - Ribeauvillé

Pour ce dixième anniversaire nous avons franchi la « frontière »
Pour trouver pour l'occasion un lieu d'exception
Guidés par la flamme de la liberté, à Colmar nous nous sommes arrêtés
Les statues de Bartholdi, le mémorial De Lattre de Tassigny
Les enseignes de Hansi, sans oublier le tokay de Lazare de Schwendi
Que de belles choses à découvrir pour ce dixième rallye
... un petit goût de paradis !
De l'église des Dominicains à la collégiale Saint Martin
Sur les traces de Voltaire dans cette cité de caractère
Et la maison Pfister, joyau de l'humanisme rhénan
Et le Koïfhus, témoin des splendeurs d'antan
Sourires de satisfaction tout au long du circuit
Que de belles choses à découvrir pour ce dixième rallye
... un petit goût de paradis !
Pour être à la hauteur de cette étape d'exception
Il nous fallait trouver un lieu suscitant l'admiration
Le minimum, vous en conviendrez, était un château
Pour aller encore plus haut
A Ribeauvillé nous sommes allés
Et dans un château avons déjeuné
Du chouchen nous avons goûté
Des fléchettes nous avons joué
Et le temps a passé
Sans l'envie de nous en aller
Que de bons moments à déguster pour ce dixième rallye
...un petit goût de paradis !
Un grand merci à nos fidèles du rallye
Sans vous nous n'aurions plus l'envie
De nous engager avec autant d'ardeur
Dans une aventure qui relève avant tout du cœur
Nous avons encore tant de choses à découvrir
Et comptons sur vous pour l'avenir
En route pour un onzième rallye
... pour un petit goût de paradis !

Mireille Biret

Point de rendez-vous : la statue de la Liberté

Le palmarès

1ER PRIX PRIX - TROPHEE JEAN-LOUIS ENGLISH
L'équipe de Claude Derigny, Eric Derigny, Amaury Derigny

2ÈME PRIX
L'équipe de Théa Jung, Nancy Oudenot, Catherine König, Manfred König

3ÈME PRIX
L'équipe de Christine Grandadam, Jean-Marie Grandadam, Annie Lampert, Jean Lampert

Le départ a été donné à Colmar

Comme l'année dernière, la matinée a été consacrée au circuit pédestre qui a permis aux équipes de découvrir la ville.
Vous croyez connaître Colmar ?

Alors, êtes-vous sûr de pouvoir situer les endroits photographiés par Mireille ?

Pique-nique au Paradis

Pour le pique-nique nous avons découvert une réplique moderne du jardin d'Eden où Madame Astride Schneider, proviseur du lycée Ribeaupierre nous a réservé un accueil princier.

Les organisateurs et les participants la remercient chaleureusement.

La porte du Paradis ouvre sur...

...un cadre de rêve...

...propice au travail...

...à la détente...

...et à la méditation.

Retour au Mémorial en passant par...

1.Dambach-La-Ville

2.Andlau

4.Le sentier de la mémoire

5.Le Struthof

3.Le Hohwald

Qui était Louise Weiss ?
Une exposition au Mémorial en mai 2016

« Comme tous mes amis, appelez-moi Loulou »[1]

Et en 90 ans de vie, « Loulou » en eut des amis, et des ennemis aussi !

Le Mémorial de l'Alsace Moselle présentera à partir du 9 mai prochain une exposition consacrée à **Louise Weiss**. Même si le Parlement Européen de Strasbourg porte son nom, force est de constater que celle qu'Helmut Schmidt surnommait *« la grand-mère de l'Europe »* est aujourd'hui quelque peu oubliée.

Louise et sa soeur

Il existe au château des Rohan de Saverne un musée qui porte son nom, car elle avait su, au hasard d'une rencontre, attirer l'attention d'Adrien Zeller, lui proposant de faire don de ses collections à la Ville de Saverne dès lors que celle-ci les mettrait en valeur. Elle fit même mieux, en désignant la Ville de Saverne comme sa légataire universelle.

Une collection pourtant largement amputée par la spoliation de sa bibliothèque à la fin de l'année 1941 : *« ils enlevèrent mes six mille volumes et leur catalogue, sans oublier mon livre d'or paré des dessins de mes amis…Toute la Troisième République, toute l'Europe s'étaient abreuvées, amusées, querellées, enthousiasmées entre mes murs »*[2].

Qui était cette femme, dont la dernière image reste celle de la doyenne du premier parlement européen élu au suffrage universel en 1979 ? *« Plutôt votre hôtesse d'un jour que votre présidente »*, elle arborait sur sa robe longue bleu nuit l'insigne et la plaque en argent de grand officier de la Légion d'honneur pour ce qui se devait d'être le couronnement d'une vie.

Louise enchaînée

Un film qui raconte sa vie au Musée de Saverne commence par cette phrase : *« je suis une jeune fille d'Alsace »*. Peut-être. Ou peut-être pas.

Si elle est née à Arras en 1893, c'est que le service des Mines y avait muté son père, Paul Weiss, « ingénieur d'arrondissement minéralogique ». Six ans plus tard, la famille emménage à Paris. Paul Weiss, fils d'un notaire de Phalsbourg était né à Strasbourg rue de la Nuée Bleue en 1867. La famille Weiss était originaire de la Petite-Pierre. En 1871, elle opte pour la nationalité française et le notaire de Phalsbourg devient notaire à Saint Cloud.

La mère de Louise était une Javal. *« Les Javal vivaient à Saint-Cloud. C'était une famille très riche, originaire de Seppois-le-Bas. Un décret du 20 juillet 1808 obligeait les juifs à prendre un patronyme. C'est ainsi que Jacob Hirsch, un négociant, choisit de s'appeler Jacques Javal »*[3]. La famille Javal était alliée aux Weiller de Sélestat, aux Herzog de Bischwiller qui deviendront les Maurois en arrivant à Elbeuf.

Et l'Alsace devint pour elle le pays des vacances : *« L'Alsace, avant 1914 était un lieu de pèlerinage pour les Français que l'administration allemande avait chassés de leur chère province. Ils retournaient chaque année au pays de leurs ancêtres et le plus souvent nous emmenaient avec eux afin d'entretenir dans nos cœurs l'amour de la France qu'aucune défaite ne pouvait amoindrir »*[4].

L'Alsace, elle y reviendra en décembre 1918 et, Dieu seul sait comment, elle est admise à Strasbourg sur la tribune place de la République en retrait de Poincaré et Clémenceau.

On peut donc dire sans se tromper que les racines de Louise Weiss sont alsaciennes mais surtout *« dans cette famille il est naturel de se sentir européen, les relations avec les parents qui réussissent brillamment à Munich, à Mannheim, à Bade, à Francfort ou à Vienne demeurent fréquentes. On correspond, on se rend visite, on se marie entre cousins…Le milieu social est le même, l'éducation, les intérêts intellectuels, les goûts artistiques aussi »*[5].

Car, européenne Louise Weiss le sera viscéralement dès après le Traité de Versailles à la signature duquel elle assiste. Elle se rend ensuite à Prague où elle partage avec Bénès et Masaryk le combat pour la naissance de la Tchécoslovaquie. Puis ce sera la Russie et les rencontres avec

1 Jean Pierre Hutin « 30 millions d'amis»
2 Louise Weiss « Mémoires d'une européenne »
3 Annales des Mines (2007-09-21)
4 Célia Bertin « Louise Weiss »
5 Charles Le Quintrec « L'Espérance de la nuit : Journal 1985-1993 »
6 Benoîte Groult « Cette mâle assurance »
7 Louise Weiss « Tempête sur l'Occident »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Louise et de nombreuses personnalités

Trotski et Kamenev, alors que Lénine refuse de la rencontrer. Pourtant *« dans son appartement de l'avenue Wilson une photo de Lénine dédicacée m'intriguait au plus haut point. Elle me dit avoir connu le grand homme du temps qu'il était à Paris boulevard du Montparnasse »*[6].

Et enfin, il y eut l'aventure de *« L'Europe Nouvelle »* cette revue qu'elle dirigea jusqu'en 1934 où elle fut de tous les combats d'Aristide Briand, le suivant partout à la trace, de Locarno à Genève.

Plus connu reste son combat pour le vote des femmes après 1934. Elle n'y réussit certes pas, mais elle parvint quand même à faire battre le sénateur Raymond Duplantier en faisant placarder dans le département de la Vienne sa phrase célèbre *« Ces dames voudraient être députés. Eh bien non, qu'elles restent ce qu'elles sont : des putes »*[7].

Elle teste ensuite le mariage pendant trois ans avec un architecte.

La guerre la voit aux côtés de Georges Bonnet pour aider les réfugiés. Puis la débâcle de 1940 la retrouve à Bordeaux, puis à Vichy avec ce qui compte de la troisième république agonisante ; elle perd ensuite toute influence. Elle fait un séjour à New York puis fait retour en France en 1941 ; elle constate que son nom figure sur la liste des personnalités juives à éliminer et se fait délivrer un « certificat » de non-appartenance à la *« race juive »*, par le pasteur Monod.

Après avoir assisté au procès de Nuremberg sa vie change radicalement de cap. Elle se met, pendant vingt ans, à parcourir le monde avec un caméraman pour montrer dans ses films les *« mutations effrénées de l'espèce humaine »*. ■

Alors, qui était Louise Weiss ? Le mieux est peut-être de relire l'épitaphe qu'elle écrivit elle-même et qui figure sur sa tombe à Magny les Hameaux. Ci-gît :

LOUISE L'EUROPÉENNE
Une française du XXe siècle
Une aristo-prolo
Une impie respectueuse
Les femmes diront qu'elle a voulu faire l'ange
Les hommes protesteront qu'elle a fait la bête
Souën le Parfait-Roi-des-Singes, grimacera qu'en l'imitant
Elle a, par l'esprit, percé le Vide
Alors, pour une fois, elle sera d'accord avec tout le monde.

Jean-Pierre Verdier

Dans le cadre de l'exposition 1000 triangles rouges.

Samedi 23 Avril : 1000 pas pour 1000 triangles : une balade-conférence. Nous vous proposons de partir le temps d'une journée sur leurs pas.

PROGRAMME

- **9H00 :** Rassemblement au Mémorial de l'Alsace Moselle départ en bus direction Moussey
- **9H40 :** arrivée à Moussey
  Intervention de 30 minutes sur le contexte des arrestations par un témoin et des femmes et enfants témoins à l'époque.
- **10H30 :** marche de Moussey à Belval (lieu de rassemblement de la grosse rafle) — Environ 5 km (durée 1 heure)
- **11H45 :** départ en bus direction point de rassemblement pique-nique.
- **14H :** arrêt du bus sur le site de l'ancien camp de Schirmeck. Intervention et description du camp par Barbara Hesse. On peut proposer aux participants d'aller à pied jusqu'au Mémorial (environ 25 min)

- **15H30 :** arrivée au Mémorial de l'Alsace Moselle, visite de l'exposition par Henri Poirson, suivie d'une discussion animée par Maxence Lemaire.
- **16H00 :** collation et verre de l'amitié

Prévoir des chaussures de marche et un repas tiré du sac. (Le programme est susceptible d'être modifié selon contraintes extérieures)

À Terezin : sur les pas d'Hanus Hachenburg

Après avoir exhumé l'incroyable pièce d'Hanus Hachenburg *"On a besoin d'un fantôme"* écrite à Terezin en 1943, Claire Audhuy en a assuré la publication aux éditions Rodéo d'âme, puis la mise en scène avec les trente-six loulous du lycée Rostand de Strasbourg. Après plusieurs représentations à Strasbourg et au Mémorial d'Alsace-Moselle de Schirmeck, l'aventure s'est poursuivie, du 3 au 7 février, avec les trente-six élèves, en République tchèque, pour une petite tournée théâtrale à Terezin et Prague. Le metteur en scène Claire Audhuy y a prononcé un discours dont nous publions ci-après quelques extraits.

(Voir aussi le Courrier du Mémorial n°26 page 12 à 15 ainsi que les fiches pédagogiques qui s'y rapportent).

Rien n'est plus effrayant que l'absurde et toi, Hanus, tu as osé défier la réalité du monde concentrationnaire Tu as ri là où tous avaient peur Tu as écrit là où il fallait se taire Tu as rêvé ... ici dans ces baraques sur ces planchers derrière ces murs et sous ce ciel. Tes anciens camarades — qui ont vécu, qui ont vieilli — m'ont raconté comment tu étais au ghetto. Passant tes journées perché sur ton lit, avec tes mots et tes dessins, le regard perdu vers la fenêtre, vers l'extérieur.
(...)

Pour rester vivant, pour supporter l'insupportable, tu t'es inventé des mondes et des personnages, des îles... et des bateaux pour t'y rendre, et tu les as partagés avec tes camarades pour les entraîner eux aussi vers la lune. C'était ça le rempart qui vous tenait. Vous vous rêviez à bord d'une fusée qui vous emportait loin de tout cela, vous les garçons à qui la vie devait sourire, à qui la vie devait tout promettre. Vous deviez tant apporter à l'humanité par vos talents, votre courage et votre lucidité.

On avait tant besoin de vous et de vos regards justes, droits, profonds C'est ton camarade Petr Ginz qui a écrit :
« Ils nous ont arrachés injustement au terreau nourricier du travail, de la joie et de la culture dont notre jeunesse devait s'abreuver. Ce faisant, ils poursuivent un but unique – nous détruire non physiquement, mais spirituellement et moralement. Y parviendront-ils ? Jamais ! Qu'on nous prive de nos anciennes sources de culture, nous en fabriquerons d'autres ! Qu'on nous coupe des anciennes sources de notre joie, nous nous créerons une vie nouvelle, joyeuse et exultante. Le germe de la pensée créatrice ne meurt pas dans la boue et la fange. »

Nous sommes venus à Terezin avec les trente-six loulous.

L'envie de jouer – ici-même – ta pièce. L'envie de découvrir l'hiver tchèque qui hante les baraques. Les loulous te ressemblent. Et tu leur ressembles. Vous partagez une jeunesse avide de savoir, de rencontres et de connaissances. Une jeunesse à qui la vie s'offre. Une jeunesse belle, qu'on a envie d'écouter, d'accompagner, en qui on a envie de croire. Les loulous t'ont apprivoisé.
Tout d'abord ils étaient démunis, comme moi, face à tes mots, aux sens cachés et à ces fulgurances. Et puis il y a eu, avec le temps, une

curiosité et un chemin qu'ils se sont frayé jusqu'à toi. Je crois, Hanus, que tu es dans leur cœur. Ils me l'ont dit. Et en fait ça se voit qu'ils te portent un peu en eux. Ils parlent de toi, avec tellement de sincérité que je sais que tu as ta place dans leur vie.

Nous venons ici, Patricia, Michèle, Jean-René, les loulous et vous tous, pour partager un moment symbolique, dans cette baraque, autour de la mémoire d'Hanus et de ses amis les Skidites. Leur république autonome de Skid leur conférait un statut de citoyens libres ils vivaient avec leurs propres règles dans un monde sans plus aucune loi si ce n'est celle de l'incertitude, du mensonge et de l'angoisse. Alors les citoyens de Skid ont imaginé des droits et des devoirs, ils ont œuvré à construire un monde fait d'amitié, de solidarité et de fraternité, ils ont donné ici le meilleur d'eux-mêmes, dépassant les maladies qui les ont pourtant terrassés et aussi la tristesse et la peur. Hanus, c'est ici même qu'il y a soixante-treize ans tu as écrit ta farce d'Analphabète 1er et des Saucissons Brutaux. C'est bien ici aussi que tu as imaginé Mordechaj implorant le tyran et criant en se frappant la poitrine, ou bien encore Pépé, Honza, Marjenka et Jenicek. C'est ici surtout que tu as réussi la prouesse de faire rire tes amis.

Oui, rire. Dans un camp de concentration. C'est, je crois que ce que j'admire le plus en toi, Hanus : avoir réussi à prendre ce recul et avoir ainsi distancié la sidération, la terreur et l'effroi. Un soir de l'hiver 1943, tu as donné vie à tes personnages imaginaires, tu les as conviés au camp pour distraire les esprits de tes camarades. Tu leur as lu ta pièce. Ils t'écoutaient, perchés dans leur châlit, eux les quarante spectateurs clandestins. Toi tu étais l'orphelin du groupe. Pas de nouvelles de ton père depuis longtemps. Et ta mère si souvent absente. Tu avais commencé à écrire à l'orphelinat déjà. Tu as continué ici. Et tu ne t'es pas arrêté à Auschwitz ; là-bas, encore, tu as tenté de dire l'indicible et d'offrir des mots face à l'horreur. Ce qui fait de toi un grand auteur, cher Hanus, c'est la puissance de tes écrits, des décennies plus tard. Encore aujourd'hui tes manuscrits nous aident à y voir plus clair, à apercevoir tous ces fantômes qui hantent nos royaumes, tous ces tyrans prêts à sacrifier leur peuple, tous ces sorciers et ministres prêts à ramper devant le despote, et tous ces peuples qu'on écrase. Tu aurais quatre vingt sept ans aujourd'hui et, pourtant, quand je pense à toi, je continue à imaginer un enfant. Ou un adolescent d'ailleurs. Un jeune homme qui aurait eu besoin de chaleur, d'amour, de réconfort. Mais ça, ici, ça n'existait plus. Il vous restait l'amitié et la littérature, la poésie : il vous restait votre richesse intérieure que vous avez su préserver et faire fructifier. ■

Photographies : ©Baptiste Cogitore — Texte : Claire Audhuy Cogitore

DOSSIER ANTOINETTE ROUSSEL

Antoinette Roussel : réminiscences alsaciennes

À la mi-mai 2015, un groupe inter-générationnel de Normands arpenta les sites historiques de l'Alsace sur les conseils de Jean Bézard, secrétaire général de la SNIFAM (Solidarité Normande aux Incorporés de Force d'Alsace-Moselle). Le groupe se composait de vingt-cinq élèves du lycée Charles Tellier de Condé-sur-Noireau et de membres du Souvenir Français de cette même commune, essentiellement des retraités emmenés par le lieutenant-colonel de gendarmerie Serge Vuillemey. Parmi eux, Antoinette Roussel, née Le Fur : pour elle, cette visite fut un double choc faisant resurgir des pages presque oubliées de son histoire familiale concernant à la fois son frère et sa belle-famille. Mais, écoutons son récit :

« Du 12 au 15 mai 2015, j'ai séjourné en Alsace pour découvrir, me recueillir au nom du devoir de mémoire, près des hauts lieux de souffrance, de la misère humaine : je veux dire le Hartmannswillerkopf, Schirmeck, le Struthof, la poche de Colmar.

Voyage organisé par le Souvenir Français de Condé-sur-Noireau (Calvados) et orchestré par le lieutenant-colonel Serge Vuillemey, bon connaisseur de l'Alsace grâce à ses racines paternelles de la région de Belfort, ancienne partie du Haut-Rhin avant 1870.

Antoine pendant sa campagne d'Allemagne et avant le départ pour l'Indochine.

Mon frère Antoine

C'est donc naturellement vers lui que je me suis dirigée pour lui demander s'il connaissait Lautenbach en lui résumant l'objet de ma recherche que voici :
Elle concerne mon frère Antoine que je n'ai jamais connu, puisque tué au combat en Indochine en 1947. Je suis née après son décès, d'où mon prénom Antoinette.

Antoine s'était engagé à l'âge de dix-sept ans ; il appartenait au 23ème Régiment d'Infanterie Coloniale et a pris part à la bataille de Colmar. Vaillant soldat, il a obtenu entre autres, une citation à l'ordre du Régiment alors qu'il était caporal.

Le peu que je connaissais de lui est résumé dans ses pièces militaires que j'ai pu obtenir auprès du SHD de Caen. Aujourd'hui, je comprends encore mieux l'immense détresse vécue par mes parents. Pour moi, Antoine était un héros qui chérissait son pays.

Je suis fière de ce qu'il a fait dans sa trop courte vie pour l'honneur de la France.

Qu'il dorme en paix au fin fond de l'Indochine, son corps est resté à tout jamais prisonnier du Mékong.

J'ai ressenti que Serge était heureux de me satisfaire. Ainsi, le 12 mai au soir, alors que nous venions de quitter Guebwiller et que je somnolais dans le bus, j'ai été réveillée par sa voix : « Antoinette, nous entrons et allons traverser Lautenbach » ; mes yeux se sont embués car j'entrais en communion avec le souvenir de mon frère en découvrant les montagnes environnantes ; je l'imaginais, âgé de dix-sept ans, repoussant l'ennemi si loin de sa Bretagne natale, puis partant en Indochine pour y perdre la vie. Son seul métier avait été de faire la guerre. Engagé volontaire à dix-sept ans, il est mort à vingt ans à Cai-Lay, province de Mytho en Cochinchine.

Un grand merci aux communes du Haut-Rhin qui ont adhéré et qui soutiennent l'AMAM

Artzenheim

Baldersheim

Baltzenheim

Bartenheim

Battenheim

Bendorf

Bennwihr

Bergheim

Berrwiller

Bettendorf

Blotzheim

Bréchaumont

Buhl

Buschwiller

Carspach

Colmar

Dannemarie

Dietwiller

Durlingsdorf

Ensisheim

Fessenheim

Fortschwihr

Geispitzen

Goldbach-Altenbach

Habsheim

Hattstatt

Hausgauen

Heidwiller

Heiwiller

Helfrantzkirch

Hindlingen

Hirtzfelden

Hochstatt

Jettingen

Pays de Rouffach

Jura alsacien

Vallée de Hundspach

Kiffis

Kunheim

Lapoutroie

Lutterbach

Metzeral

Michelbach

Moosch

Mulhouse

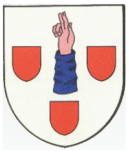
Niederhergheim

Oderen

Orschwihr

Petit-Landau

Ranspach-le-Bas


Ribeauvillé

Riedisheim

Riquewihr

Roppentzwiller

Rosenau

Ruederbach

Sainte Croix-en- Plaine

Saint Hippolyte

Sickert

Sierentz

Soppe-le-Bas

Soultz

Soultzmatt-Wintzfelden

Spechbach-le-Haut

Stetten

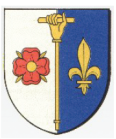
Sundhoffen

Tagsdorf

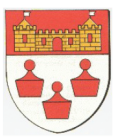
Thannenkirch

Uffholtz

Ungersheim


Valdieu-Lutran

Wahlheim


Weckolsheim

Werentzhouse

Wickerschwihr

Widensolen

Wittersdorf

Wintzenheim

Wuenheim

Zaessingue

Zillisheim

Zimmerbach

Un grand merci aux communes du Bas-Rhin

Albé

Allenwiller

Andlau

Barembach

Bellefosse

Bietlenheim

Blancherupt

Blienschwiller

Boersch

Boesenbiesen

Diedendorf

Donnenheim

Dorlisheim

Dossenheim-Kochesberg

Dossenheim-sur-Zinsel

Drulingen

Durningen

Durstel

Eckartswiller

Elsenheim

Friesenheim

Froeschwiller

Gambsheim

Gottenhouse

Gottesheim

Gougenheim

Grandfontaine

Grassendorf

Gries

Griesheim - Sur-Souffel

Huttendorf

Ichtratzheim

Innenheim

Itterswiller

Kesseldorf

Kienheim

Kilstett

Kirchheim

Knoersheim

Kolbsheim

Lochwiller

Mackenheim

Marckolsheim

Marlenheim

Molsheim

Monswiller

Muhlbach-sur-Bruche

Neubois

Neuhaeusel

Neuviller-la-Roche

Pfalzweyer

Pfettisheim

Plaine

Plobsheim

Puberg

Ranrupt

Reichstett

Retschwiller

Rhinau

Rohr

Scherwiller

Schiltigheim

Schirmeck

Schirrhein

Schoenau

Schweighouse-sur-Moder

Schwindratzheim

Seebach

Sessenheim

Solbach

Truchtersheim

Uhlwiller

Urmatt

Valff

Wahlenheim

Walbourg-Hinterfeld

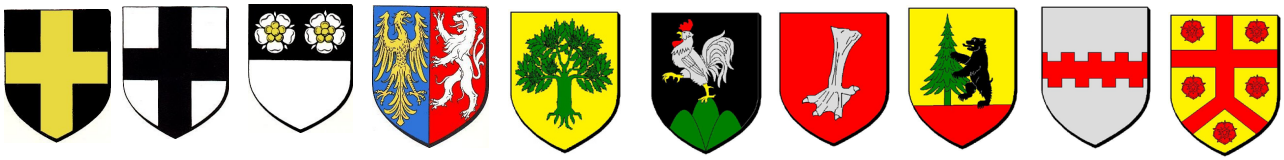
Waldolwisheim

Wildersbach

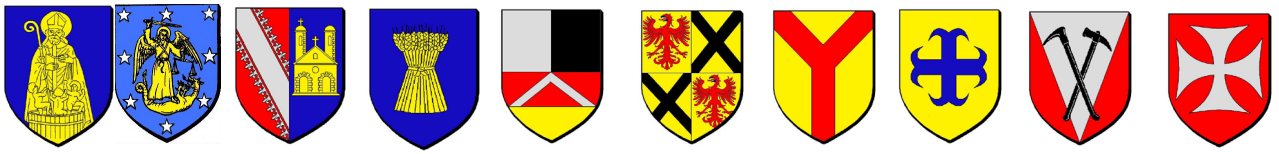
Wimmenau

Wintershouse

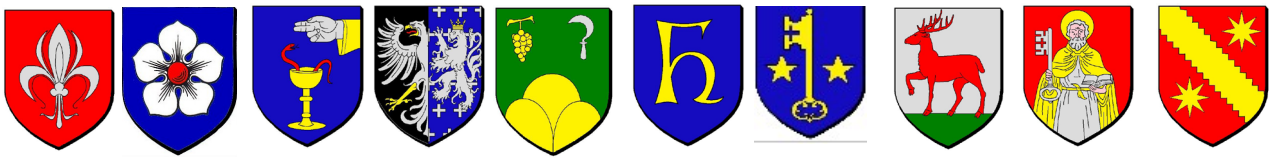
qui ont adhéré et qui soutiennent l'AMAM



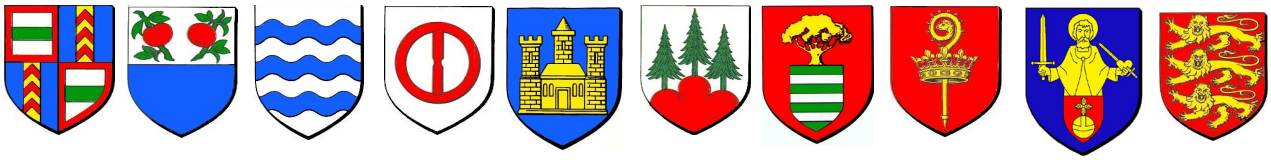
Bootzheim Bosselshausen Bourgheim Bouxwiller Châtenois Cosswiller Dahlenheim Dambach-La-Ville Dehlingen Diebolsheim



Ergersheim Ernolsheim-Lès-Saverne Erstein Eschau Eschbourg-Graufthal Ettendorf Eywiller Flexbourg Fouchy Fouday

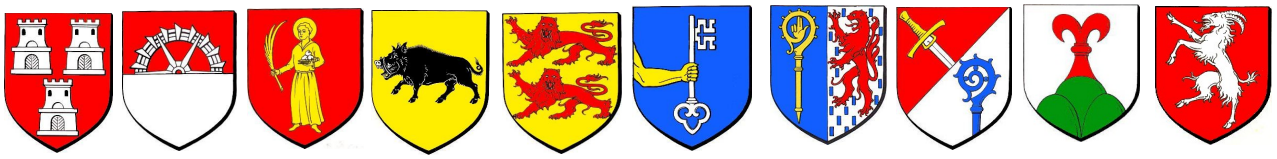


Haegen Haguenau Hangenbieten Harskirchen Heiligenstein Herbsheim Hindisheim Hirschland Hochfelden Hurtigheim

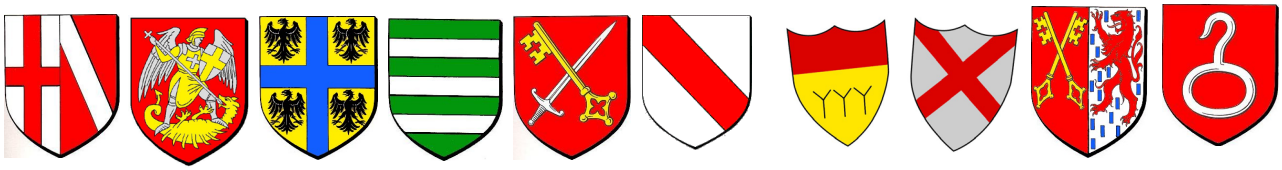


Lalaye Landersheim La Vancelle Laubach Lauterbourg Le Hohwald Lembach Leutenheim Lipsheim Littenheim

Niederbronn les Bains Nieder-schaeffolsheim Nordhouse Obersteinbach Odratzheim Offendorf Orschwiller Otterswiller Petersbach Pfaffenhoffen



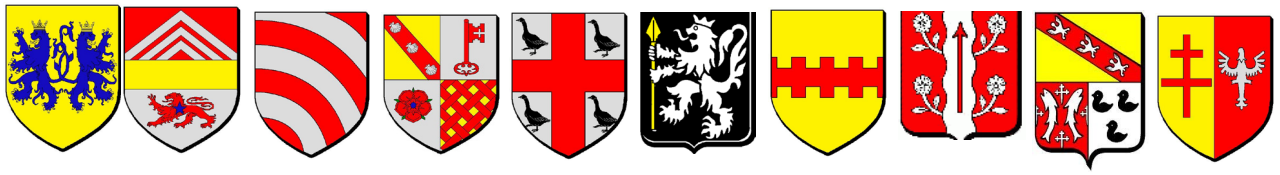
Rothau Rott Russ Saales Saessolsheim Saint-Pierre Salenthal Schaffhouse-près-Seltz Scharrachbergheim-Irmstett



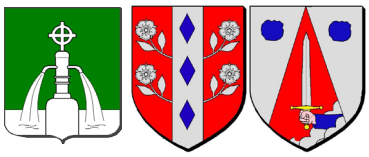
Souffelweyersheim Soufflenheim Soultz-les-Bains Soultz-sous-Forêts Steinbourg Strasbourg Stutzheim- Offenheim Thal-Marmoutier Traenheim

Wisches Wissembourg Wittisheim Wiwersheim Wolfskirchen

Un grand merci aux communes de Moselle qui ont adhéré et qui soutiennent l'AMAM



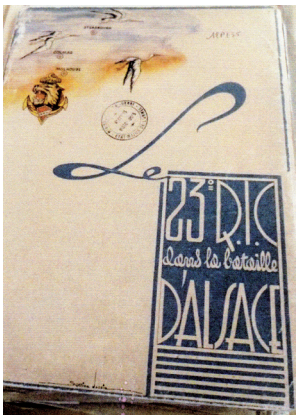
Brouderdorff | Courcelles Chaussy | Dieuze | Frauenberg | Gosselming | Ham-sous-Varsberg | Haspelschiedt | Obergailbach | Riche | Sarreguemines



Walschbronn | Woustwiller | Xocourt

Ma belle-famille : les Studer

Le lendemain nous étions à Schirmeck pour visiter le Mémorial et écouter notre guide Marcel Spisser. Alors qu'il relatait les conditions de départ des Alsaciens qui, en 1871-1872 avaient fait le choix de la nationalité française, je me suis dirigée vers Serge pour lui indiquer les origines alsaciennes de ma belle-famille résidant à Condé-sur-Noireau et répondant au nom de Studer.



Opuscule à l'intention du 23 RIC (Régiment d'Infanterie Coloniale) qui a participé à la Libération de l'Alsace, et auquel appartenait Antoine Le Fur.

Ce nom, m'a-t-il précisé, lui était familier car assez répandu en Alsace, tant dans le Bas-Rhin que dans le Haut-Rhin. Puis, il me désigna parmi les portraits du mur correspondant à la période de la première annexion, la photo d'une demoiselle Studer costumée en Alsacienne (photo page 12). Quelle surprise ! Il me précisa en outre avoir remarqué à l'occasion d'une visite de l'abbaye de Murbach et du cimetière attenant de nombreuses tombes portant l'inscription « famille Studer ». Murbach est dans le Haut-Rhin, pas très loin de Lautenbach ; ma branche Studer est aussi du Haut-Rhin, mais d'où ?

Je fis aussitôt le parallèle avec Antoine qui est peut-être passé dans ces lieux lors de sa progression de village en village, par les crêtes, alors que je les traversais par les vallées (Thann, Lautenbach...) un peu plus de soixante-dix ans plus tard. Je fus à nouveau envahie par l'émotion. Par monts et par vaux, nous avons sensiblement fait le même cheminement ; ainsi je me rendis mieux compte de l'acharnement des combats : progression de trente kilomètres en onze jours selon les archives que nous avons consultées. Quel carnage cela a-t-il dû être !

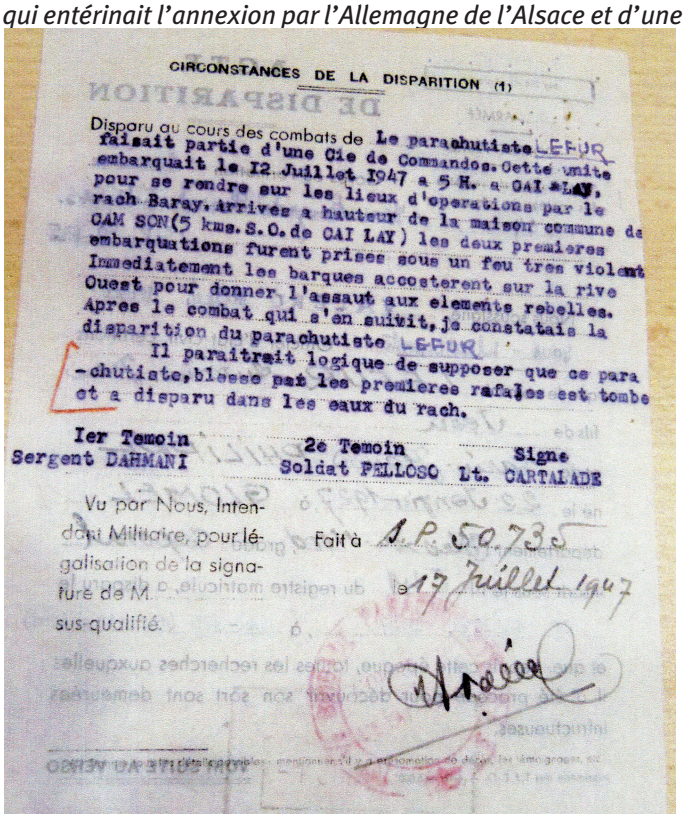
Après tant de coïncidences, je me devais d'entreprendre des recherches pour en savoir plus, mais à partir de très peu d'éléments. Travail de fourmi, certes, mais combien passionnant et enrichissant.

En voici le résultat : *Tout d'abord, les archives personnelles. Au recensement de mars 1876, on trouve, habitant toutes à Condé-sur-Noireau, des familles Studer, Ploch, Hartmann, Geisen, Hucher, Lorber, Schmitt, Friedrich, Meyer, Seltemsperger, Bloch. Tous sont originaires d'Alsace avec, pour certains, la précision de provenance du Haut-Rhin, pour d'autres du Bas-Rhin. Le total était de trente-six personnes. Ils travaillaient dans les tissages ; l'un d'eux était contremaître, de même que le seul Lorrain dénommé Rémy. L'âge de ces ouvriers se situe entre treize et quarante-cinq ans. Les plus nombreux sont les Studer. Selon les âges, ils appartenaient au Bataillon scolaire, à la société de tir et de préparation militaire, à la société de gymnastique, ainsi qu'au club d'escrime, démontrant par là un patriotisme passionnel qui durera jusqu'en 1914. (voir tableau page 13).*

Pour le démontrer, une carte postale d'époque où figurent, en costume régional, une Lorraine et une Alsacienne à côté d'une borne frontière ; un texte de quelques lignes résume bien leur l'état d'esprit : « Hélas, ces fleurs, ces collines, ces pays ne sont plus à nous. Mais ce n'est pas pour toujours ». (photo p. 12)

Récemment, de plus amples recherches me conduisirent au berceau de la famille Studer. Il se situe dans la vallée de Masevaux, en la commune d'Oberbruck, juste à la limite du Territoire de Belfort, pas très loin de Lautenbach où a commencé mon travail de mémoire ; de même, c'est un lieu proche des racines paternelles de Serge. Quel concours de circonstances !

Ainsi se termine le préambule de l'historien condéen qui écrivait : Par le traité de Francfort-sur-le-Main, (10 mai 1871) qui entérinait l'annexion par l'Allemagne de l'Alsace et d'une



CIRCONSTANCES DE LA DISPARITION (1)

Disparu au cours des combats de Le parachutiste LEFUR
faisait partie d'une Cie de Commandos. Cette unité
embarquait le 12 Juillet 1947 à 5 H. à CAI LAY,
pour se rendre sur les lieux d'opérations par le
rach Baray. Arrivés à hauteur de la maison commune de
CAM SON (5 kms. S.O. de CAI LAY) les deux premières
embarquations furent prises sous un feu très violent
Immédiatement les barques accostèrent sur la rive
Ouest pour donner l'assaut aux elements rebelles.
Après le combat qui s'en suivit, je constatais la
disparition du parachutiste LEFUR
Il paraitrait logique de supposer que ce para
-chutiste, blessé par les premières rafales est tombé
et a disparu dans les eaux du rach.

Ier Temoin — 2e Temoin — Signé
Sergent DAHMANI — Soldat PELLOSO — Lt. CARTAIADE

Vu par Nous, Inten-
dant Militaire, pour lé-
galisation de la signa-
ture de M.
sus-qualifié.

Fait à S.P. 50.735
le 17 Juillet 1947

Rapport sur les circonstances de la disparition d'Antoine Le Fur en Indochine.

partie de la Lorraine, il était possible, jusqu'en octobre 1872, pour les Alsaciens et les Lorrains d'opter pour la nationalité française et de s'expatrier en France, totalement dépossédés de leurs biens. Ainsi mon frère, suivant les actions d'éclat et de bravoure du caporal Antoine Le Fur, fit sienne la phrase prémonitoire de la Lorraine et de l'Alsacienne de la carte postale : « ce n'est pas pour toujours ».

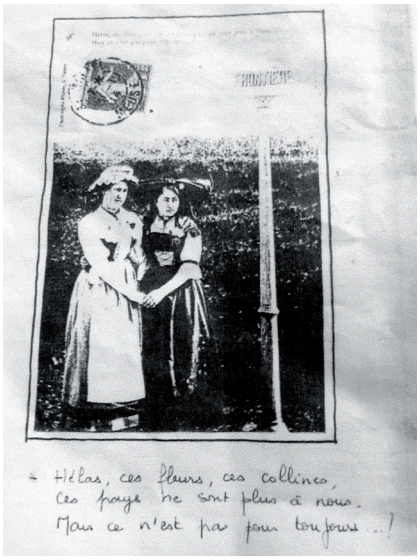
Maintenant, je suis convaincue qu'Alsace et Lorraine demeureront à jamais françaises. Mes recherches ne s'arrêteront pas là : j'ai toujours espoir de retrouver de lointains cousins restés dans leur vallée en 1871 ; mais encore et surtout, je voudrais obtenir l'inscription du nom d'Antoine sur le monument aux morts de sa commune natale de Glomel (Côtes d'Armor) où sont nos racines paternelles, au titre des T.O.E (Théâtres d'Opérations Extérieures) en Extrême Orient. »

Antoinette Roussel

DOSSIER ANTOINETTE ROUSSEL

Antoinette Roussel : réminiscences alsaciennes

Cette photo, exposée au Mémorial de l'Alsace-Moselle, déclencha chez Madame Roussel le besoin d'en savoir plus sur sa belle-famille, les Studer, venus d'Alsace en Normandie après 1871.

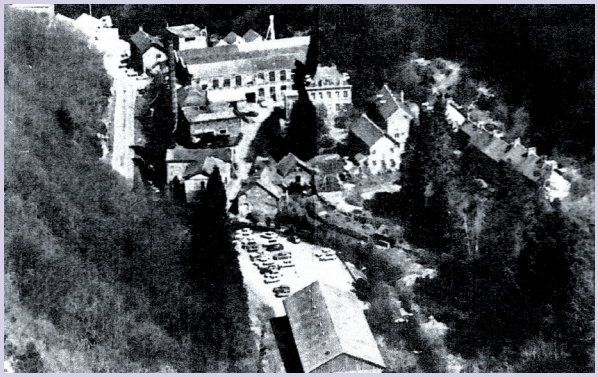


Une carte postale trouvée dans les archives de la famille Le Fur.

Les Alsaciens à Condé-sur-Noireau

Après 1871, les Alsaciens ont joué un rôle important dans le paysage industriel de la vallée de l'Orne autour de Condé-sur-Noireau, et plus particulièrement dans la filature de la Martinique (voir page ci-contre l'inventaire des réfugiés alsaciens après 1871).

Le nom de frères Siegfried reste attaché à la création de cette filature en 1876 à Athis. Les trois frères Siegfried, issus d'une vieille famille protestante de la bourgeoisie mulhousienne ont largement marqué l'histoire de France. Jules (1837-1922), Jacques (1840-1909) et Ernest ont fait fortune dans le négoce du coton au Havre avant de se lancer avec succès, le premier dans la politique (maire du Havre, député, sénateur et ministre du commerce), le deuxième dans la finance et le troisième dans l'industrie.



La filature de la Martinique à Athis (vue aérienne). En retrait de l'usine et de la maison de maître s'alignent quelques maisons ouvrières.

À la filature, Hélène Roussel, née Studer, belle-mère d'Antoinette Roussel.

Documents issus du dossier de l'historien local, Monsieur Lafontaine de Condé-sur-Noireau

Par le traité de Francfort-sur-le-Main, le 10 Mai 1871 qui entérinait l'annexion de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine par l'Allemagne, il était possible aux Alsaciens et aux Lorrains jusqu'en octobre 1872 d'opter pour la nationalité française et de s'expatrier en France.

Bon nombre d'entre eux ont choisi de s'expatrier et quelques familles se sont installées à Condé-sur-Noireau où elles ont trouvé du travail dans les usines de coton qu'elles connaissaient déjà. Certaines, comme les Studer sont venues rejoindre des parents arrivés quelques années auparavant.

L'état nominatif des habitants de Condé-sur-Noireau, dans le recensement de la population de Mars 1876 permet de retrouver ces personnes qui ont préféré conserver leur nationalité française plutôt qu'être annexées à l'Empire allemand.

Dénombrement des Alsaciens à Condé-sur-Noireau 1876

N°	Nom	Prénom	Age	Profession	Origine
	Rue St Martin - Coté droit -				
4171	Studer	Fridolin	42 ans	parcur	Alsace.
4172	Bloch	Marie	43 ans	sa femme. s.p.	Alsace.
4173	Studer	Joseph	21 ans	fils. tisserand	Alsace
4174	Studer	Marie	19 ans	fille-trameuse	Alsace
4175	Studer	Fridolin	18 ans	fils. journalier	Alsace
4176	Studer	Eugène	14 ans	fils. tisserand	Alsace
4177	Studer	Emélie	12 ans	fille écolière	Alsace
4178	Studer	Joséphine	9 ans	fille - écolière	
4179	Studer	Auguste	5 ans	fils - écolier	
4210	Hartmann	Catherine	23 ans	tisserande	Haut-Rhin
4211	Hartmann	Marie	21 ans	tisserande	Haut-Rhin
4227	Studer	Emile	45 ans	parcur	Haut-Rhin
4228	Bloch	M. Louise	41 ans	sa femme. s.p.	Haut-Rhin
4229	Studer	Emile	16 ans	fils - débourreur	Haut-Rhin
4230	Studer	Elisa	13 ans	fille - trameuse	Haut-Rhin
4231	Studer	M. Louise	11 ans	fille - écolière	Haut-Rhin
4232	Studer	Joseph	9 ans	fils - écolier	Haut-Rhin
4233	Studer	Albert	7 ans	fils - écolier	—
	Rue Pontécoulant -				
4983	Geisen	Charles	33 ans	agent voyer	Bas-Rhin
4984	Friedrich	Noïse	30 ans	sa femme	Bas-Rhin
4985	Geisen	Marie	2 ans	leur fille	

N°	Nom	Prénom	Age	Profession	Origine
	Rue Bosny -				
5765	Rémy	Louis	44 ans	contre-maître	Vosges -
	Grenier	Adèle	45 ans	sa f. devideuse	
5870	Schmitt	Materne	32 ans	tisserand	Haut-Rhin.
5871	Schlumsperger	Catherine	34 ans	ouv. de tissage	Haut-Rhin
5872	Schmitt	Eugénie	7 ans	leur fille	Haut-Rhin
	Schmitt	Edouard	4 ans	fils	
	Schmitt	Eugène	3 ans	fils	
	Schmitt	Henri	2 ans	fils -	
5876	Varfère Vve Schmitt	Elis.	64 ans	s.-p.	Haut-Rhin
	Rue de la Bataille -				
6267	Studer	Joseph	35 ans	parcur	Haut-Rhin
	Clovis	Rosalie	20 ans	sa f. tisserande	
	Rue des Chalouets -				
6553	Flucher	Jean	49 ans	contre-maître	Haut-Rhin

JOSEPH HALLER, matricule 7050 au Struthof, 64699 à Dachau

Joseph Haller

Missionnaire rédemptoriste, interné au camp du Struthof et à Dachau, Joseph Haller est décédé en 2003 à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans au Bischenberg près d'Obernai.

MEMBRE D'UNE FILIÈRE D'ÉVASION

Né à Schorbach (Moselle), il avait été ordonné prêtre en 1934 à Luxembourg. Résidant au couvent du Blauberg à Sarreguemines, il avait exercé différents ministères avant guerre, comme administrateur des paroisses d'Hambach et de Kerprich-lès-Dieuze (57).

Joseph Haller a été arrêté le 27 décembre 1943 au presbytère de Kerprich-lès-Dieuze, accusé de favoriser l'évasion de prisonniers de guerre français et d'Alsaciens-Lorrains réfractaires à l'armée allemande. Il était en effet membre d'une filière qui les faisait passer, soit à pied, soit par le train de l'autre côté de la frontière allemande. Son réseau leur procurait ensuite des passeports ou des cartes d'identité valables, inscrites dans une commune qui tenait double registre. C'est dans ce contexte que Joseph Haller a remis à un jeune à qui il a fait passer la frontière une lettre pour son frère qui se trouvait dans la région de Bordeaux. Le jeune a été pris… et Joseph Haller arrêté.

DE QUEULEU AU STRUTHOF

Il passa d'abord deux à trois semaines au fort de Queuleu à Metz, dans des conditions extrêmement pénibles : assis dans une pièce sur un banc toute la journée, les yeux bandés ; au milieu de la pièce se trouvait un seau hygiénique, à utiliser à une heure déterminée (voir témoignage ci-contre).

Puis il a été transporté en wagon cellulaire à destination de Strasbourg (rue du Fil). Voici que dans la cellule du train il entend une voix qui l'appelle. La porte s'ouvre et, à sa grande stupéfaction, le SS qui surveille le transport se place devant lui : *« Vous êtes prêtre »* lui dit-il . Il lui répond oui. Le SS lui tend alors un casse-croûte en ajoutant : « *Bonne chance. J'espère que vous vous en tirerez ».* Et pourtant, il savait que Joseph Haller était destiné à faire partie de ceux qu'on appelait les NN (*Nacht und Nebel* « nuit et brouillard »), donc des déportés à vie.

Après deux ou trois nuits passées en prison à Strasbourg, il fut embarqué dans le train à destination de Rothau, d'où il fut transporté en camion au camp du Struthof, où il arriva le 19 janvier 1944. (Une autre partie du convoi était envoyée au camp de Schirmeck). Ses mains étaient tellement gelées qu'un Luxembourgeois l'a aidé à coudre le triangle et le numéro (7050) sur son habit de bagnard. Il devait travailler à la construction de la route. Il a pu écrire une fois à son frère. *Le Kapo* de la cuisine, un communiste, lui voulait du bien. Il était le deuxième prêtre interné au camp du Struthof, mais il se faisait passer pour un enseignant.

L'ENFER DE DACHAU

De là, il fut envoyé à Dachau où il arriva le 2 mars 1944, après deux à trois journées passées dans le train, sous les bombardements. Il aura pour matricule le n°64699 et y demeurera jusqu'à la Libération. Des rencontres intéressantes lui permirent de surmonter la vie concentrationnaire : rencontre avec Edmond Michelet, responsable français du camp, futur ministre qui, au moment de la Libération refusa de quitter le camp avant que le dernier Français n'en soit sorti ; rencontre avec Monseigneur Piguet, évêque de Clermont-Ferrand qui, en décembre 1944, organisa dans la clandestinité l'ordination de Karl Leisner. Cérémonie inconcevable dans ce camp de la mort où tous les prêtres devaient être exterminés : un diacre allemand est ordonné par un évêque français ! (Dans son livre *Les sorcières du ciel*, Christian Bernadac a consacré tout un chapitre à cet événement unique dans l'histoire de l'Église). Le jeune prêtre ne survit hélas pas longtemps à son ordination : il décède le 26 décembre 1944 dans le bloc des tuberculeux.

Monseigneur Piguet

Libéré par les Américains le 29 avril 1945 et de retour de déportation, Joseph Haller ne cessera jamais de prêcher le pardon et la réconciliation avec les ennemis de la veille : *« S'il a connu l'enfer des camps, il y a vu aussi ce que représentaient la foi en Dieu et l'amour fraternel »* explique son neveu Jacky Bergdol. ■

D'après F. Goldschmitt *Alsaciens et Lorrains à Dachau* n° 1, 1945.

Document Mémorial de l'Alsace-Moselle

Dans la prison de Queuleu

Une voiture de la Gestapo m'emmène à toute vitesse de Metz à la forteresse de Queuleu. Brusquement, halte ! On me bande les yeux avec un foulard noir et on me défend sous peine de mort d'y toucher ou de l'ôter. La voiture continue quelques mètres et s'arrête de nouveau. On me conduit dans une salle et on me place sur un tabouret. Les mains me sont liées. Terrifié, je me tiens coi. J'entends autour de moi respirer péniblement, tousser, râler ; par là, je devine la présence d'autres détenus. De temps en temps, le silence est rompu par une voix suppliante : *« Monsieur le gardien, le n° 114 demande la permission de sortir »*. En plissant mon front, je réussis à faire glisser un peu le bandage. Je me trouve dans une salle voûtée et bien éclairée. Près de la porte se tient un jeune gaillard, à peine âgé de dix-huit ans, le fusil à la main. Sur quelques rangées de bancs sont assis des co-détenus, tous les yeux bandés et les mains liées ; certains ont des chaînes aux pieds. Personne n'a le droit de se moucher. On ne peut faire ses besoins naturels qu'à des heures fixes. Même à ces moments-là, on reste enchaîné et les yeux restent bandés.

On se met derrière un paravent, sur un seau de toilette. Je tâtonne autour de moi, tandis qu'un gardien veille constamment à ce qu'on ne touche pas le bandage des yeux. Trois fois par jour on nous distribue une maigre pitance. Le matin, on nous donne un jus infect ; à midi on distribue une soupe bien claire. Pour toute la journée, un petit bout de pain. Les mains restent liées, les yeux bandés pendant le repas ; on gaspille en partie le peu de soupe que l'on touche. Toute la journée on est cloué, muet, à la même place. Si par malheur l'un ou l'autre remue ou s'endort, il reçoit des coups de crosse sur la tête ou dans le visage. Heureusement, le gardien ignore que je suis prêtre, sans quoi il m'en aurait fait voir d'autres. Une cruelle faim me creuse l'estomac. Des idées les plus folles me traversent l'esprit. Que deviendrai-je ? Serai-je fusillé ?

Combien de temps supporterai-je cela ? Je pense aux miens. Je fais des efforts surhumains pour éviter de me laisser gagner par le sommeil et formule péniblement une courte prière. De huit heures du soir à cinq heures du matin, on est couché sur une paillasse. Ligoté de la même manière. Il faut rester couché continuellement sur le dos, le moindre mouvement à droite ou à gauche entraîne une pluie de coups. Le jour du Nouvel An, le gardien me souhaita une bonne année en me giflant plusieurs fois et ajouta : *« Tiens, c'est ainsi que je te souhaite une bonne et heureuse année. »*

Témoignage de Joseph Haller, in F. Goldschmitt *Alsaciens et Lorrains à Dachau* n°1, 1945

D'après une documentation remise par Bernard Rollet

L'amour dans l'inhumanité du camp

Refuser l'oubli… avoir la volonté de mémoire. Nous n'aurons pas l'ingratitude d'oublier, mais la volonté de comprendre et de pardonner.

Le but de mon témoignage n'est pas d'évoquer ce déchaînement de cruauté sans nom, cet avilissement de l'homme méthodiquement poursuivi. Les faits sont suffisamment connus. Mon but est plutôt de répondre à la question : Quelle a été l'influence de la foi dans ma vie de déporté ? Nu et dépourvu de tout, réduit aux seules ressources de mon organisme, mais surtout de mon esprit et de mon cœur, je pouvais faire le bilan de ce qui me reste de personnel quand me manquent tous les signes extérieurs de richesse, d'honneur, de respectabilité.

Cela me permit de reconnaître les véritables trésors de l'homme, l'authentique noblesse, les valeurs dont personne ne pouvait me déposséder. Ce qui me sauva, c'est d'avoir eu un idéal, une espérance… foi et confiance en Dieu. Une foi qui donnait un sens à tous ces événements. Dans cet enfer vicieux et dépravé, j'eus la conviction : tous les biens peuvent faire défaut à l'homme, mais pas le Bien suprême, Dieu. […]

Ils sont nombreux ceux qui ont appris à aimer. Il nous faut entendre la voix de ceux qui, dans et malgré les souffrances, ont su trouver les chemins et les gestes de l'amour dans l'inhumanité du camp.

Quelle floraison d'authentique charité, de bienfaits, de réconciliations dans ce monde de haine ! Je ne puis oublier les amitiés qui se sont nouées entre celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas, entre les hommes de patries si diverses. Et que dire de cette extraordinaire entraide fraternelle : le morceau de pain – alors qu'étant affamé soi-même – on partageait avec un camarade mourant de faim. Plus d'un doit sa survie à un geste charitable d'un voisin compatissant et bienfaisant. Ce qui compte dans la vie, c'est d'aider quelqu'un ou quelques uns à mieux vivre. N'aie de joie que lorsque tu regardes ton frère avec bienveillance et n'oublie pas qu'il y a plus de joie à donner qu'à recevoir…

Témoignage de Joseph Haller *Le camp de concentration du Struthof.* Essor, pp. 163-164

STRASBOURG, JUILLET 1940, quand le cinéma annonce la teneur idéologique du nouveau régime nazi

Première partie

On sait que les régimes totalitaires ont utilisé les images en général et le cinéma en particulier à des fins de propagande. Toutefois, comme le rappelle Marc Ferro, *« seuls les nazis ont privilégié le film »* car *« ils furent les seuls dirigeants du XXe siècle dont l'imaginaire puisait pour l'essentiel au monde de l'image[1] ».*

En effet, Hitler et Goebbels[2] , grands amateurs de cinéma, qui avaient pour habitude de regarder des films à la Chancellerie en s'entourant de stars, étaient convaincus que cet art constitue l'instrument le plus efficace pour *« toucher le cœur des masses »* dans la mesure où *« par sa faculté d'agir directement sur le sens poétique et l'affectivité, […] il a un effet pénétrant et durable[3] . »* Mais, plus qu'un simple outil de propagande, ils voyaient en lui le vecteur idéal pour éclairer les masses, les éduquer, les séduire, les informer ou les influencer… mais aussi les distraire comme ce fut essentiellement le cas entre 1933 et 1939[4]. Ainsi, le cinéma devait illustrer la vision nazie du monde – sa *weltansschauung*. Pour reprendre des termes cinématographiques, on pourrait parler d'un recadrage idéologique où racisme et antisémitisme figurent plein champ. C'est pourquoi ce cinéma reçut un statut particulier au sein des institutions du IIIe Reich. Et, en nationalisant l'ensemble de l'industrie cinématographique, les nazis en ont fait un puissant outil au service du Parti et de l'Etat. Le cinéma devint dès lors l'instrument privilégié de la transmission de l'idéologie nationale-socialiste.

En revanche, ce que l'on connaît moins bien, c'est quels sont, parmi les 1 097 longs métrages sortis des studios de cinéma[5], ceux qui ont été projetés aux Strasbourgeois entre juillet 1940 et novembre 1944. Aussi, nous avons dépouillé les ***Strassburger Neueste Nachrichten*** (SNN)[6] pour mettre au jour l'ensemble de la programmation cinématographique des salles strasbourgeoises afin de savoir s'il existe une politique cinématographique propre à la réannexion de l'Alsace, et dans quelle mesure les films de fiction participent ou pas, de la diffusion de l'idéologie nationale-socialiste. Autrement dit, c'est par l'œil de la caméra que nous allons regarder le nazisme.

Cette photographie constitue l'unique document, ou presque, dont les archives disposent, qui témoigne de la nazification de la culture en Alsace. Elle n'est pas datée. Toutefois, un léger zoom sur l'affiche que l'on entraperçoit à l'entrée du cinéma nous permet de combler ce manque. ***Das Ekel***, pouvons-nous lire sur celle-ci. Il s'agit d'une comédie de Hans Deppe qui d'après les SNN a été programmée la semaine du 26 juillet 1940 au 1er août 1940 au cinéma… le ***Rhein-Gold***, place Broglie. Et de paraphraser Marc Ferro pour qui le cinéma est devenu un outil indispensable pour *« atteindre des zones non visibles du passé. »* En effet, l'ancien cinéma le Broglie est le premier à réouvrir ses portes, à peine plus d'un mois après l'installation du régime nazi en Alsace ! Seulement deux mois plus tard, trois autres salles de l'hypercentre réouvrent. Il s'agit du ***Capitol*** au n°3 de la Strasse des 19 Juni, de ***l'Union Theater*** (ou U.T.) au n°3 de la Frei Burger Strasse et enfin du ***Zentral*** au n°31 de la Karl Roos Platz (Place Kléber). À l'automne 1943, Strasbourg ne comptera pas moins de onze salles comme on peut le voir sur la carte : ***Palast, Arkaden, Gloria Palast, Scala, Eden, Eldorado*** et ***Krutenau.*** Des salles qui datent pour la plupart d'entre-elles de la première annexion et qui auraient diffusé plus de six cents films durant l'annexion[7]. Aujourd'hui, une seule subsiste, l'U.T. devenu l'Odyssée.

Tiré des SNN du 19 juillet 1940, le programme ci-contre fourmille d'informations. Tout d'abord concernant la composition

[1] *Marc FERRO, Sur trois façons d'écrire l'histoire, Cinéma et Histoire, Paris, Gallimard, coll. Folio/Histoire, 1993, pp. 67-68.*

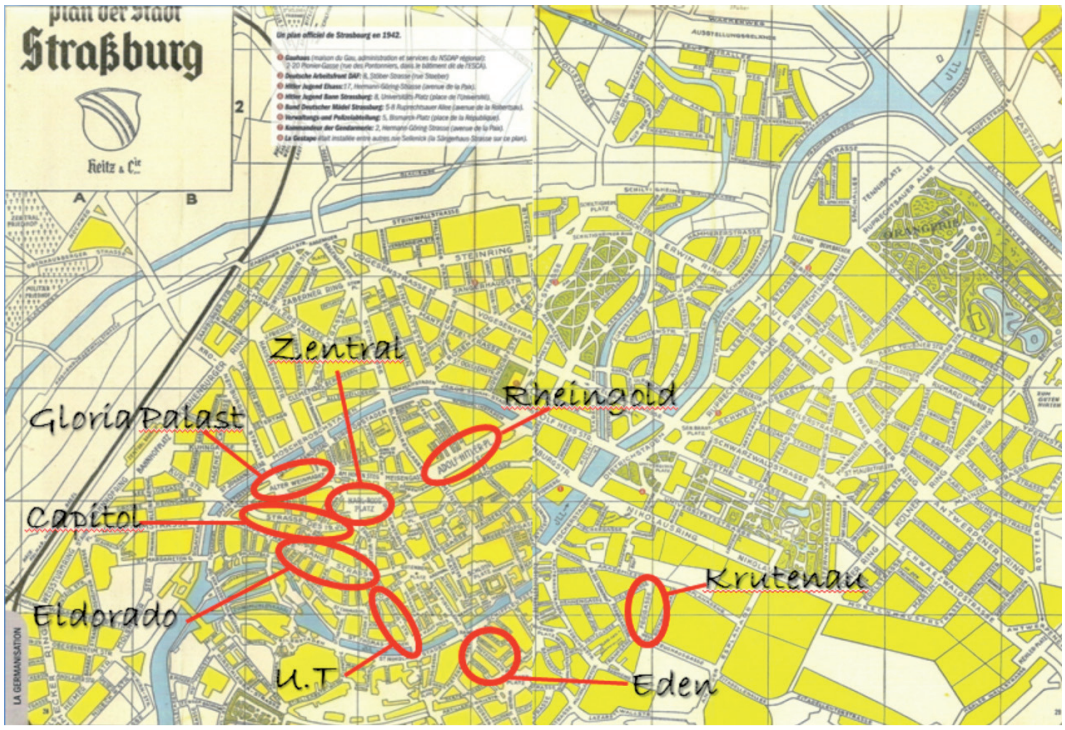
[2] *Ministre de l'Information et de la Propagande, devenu « ministre du film. »*

[3] *Fritz Hipler, intendant du cinéma du Reich et réalisateur du documentaire antisémite* ***Der Ewige Jude****, dans la revue du cinéma nazi* ***Film-Kurier****, le 5 mai 1941.*

[4] *À l'exception des trois films de propagande tournés en 1933 :* ***SA Mann Brand*** *de Frantz Seitz,* ***Hitlerjunge Quex*** *de Hans Steinhoff et Hans Westmar de Franz Wenzler. Un triptyque fondateur de la cinématographie propagandiste nazie. Le premier des trois a été diffusé à deux reprises : du 7/11 au 13/11 1941 et du 8/11 au 12/11 1942 dans deux cinémas différents.*

[5] *Les principaux studios de cinéma dont héritent les nazis sont ceux qui ont produit sous la République de Weimar l'un des meilleurs cinémas au monde. On compte parmi eux la UFA, la Tobis, la Terra ou encore la Bavaria. Quatre géants qui fusionneront pour donner naissance à un konzern nommé la UFI en janvier 1942, date à laquelle on peut vraiment parler d'une totale mainmise des nazis sur l'industrie du cinéma. Le chiffre 1097 provient de l'analyse du sociologue allemand Gerd Albrecht dans son ouvrage : Nationalsozialistische Filmpolitik. Eine soziologische Untersuchung über die Spielfilme des Dritten Reiches, Stuttgart, Ferdinand Enke Verlag, 1969, pp. 107-110.*

[6] *Quotidien de propagande nazi tiré du mois de juillet 1940 au 23 novembre 1944, et qui fait suite aux* ***Dernières Nouvelles de Strasbourg*** *(1921-1940), ancêtre des* ***Dernières Nouvelles d'Alsace*** *d'aujourd'hui. La programmation cinématographique se trouve en fin de journal, le vendredi.*



d'une séance de cinéma. Celle-ci est riche de trois parties composées des actualités cinématographiques de la semaine - les ***Tobis Wochenschau***[8] - d'un documentaire culturel - le ***Kulturfilm*** - et enfin d'un long métrage. Goebbels en a fixé définitivement l'ordre à partir de 1938. On peut raisonnablement avancer l'idée qu'une séance pouvait donc durer entre 2h30 et 3h au minimum. Avant-guerre, la plupart des propriétaires de cinémas avaient l'habitude du système de double programme, avec la projection de deux longs métrages parfois précédés par des actualités cinématographiques. *« Du point de vue allemand, l'introduction de ce nouveau programme avait le double avantage de réduire les besoins en films de fiction, et d'augmenter les possibilités de propagande des films projetés [...][9] »* dans la mesure où celle-ci était plus présente dans les documentaires, et surtout dans les actualités.

BROGLIE
LICHTSPIELE
Broglieplatz 21
Heute Wiedereröffnung
Stets auserwählte Programme!
Bis einschl. Donnerstag, den 25. Juli:
Irene von Meyendorff
Georg Alexander - Siegfried Breuer
in
Leinen aus Irland
nach der gleichnamigen Komödie
Die Frisur im Wandel der Zeit
Eine launige Betrachtung menschlicher Eitelkeiten
Tobis - Wochenschau
Die Heimkehr des Führers. 1. Nach dem herrlichsten Sieg der deutschen Geschichte! - 2. Im Schutze der deutschen Waffen. - 3. Sender „Paris 2" wieder in Betrieb. - 4. Englands wahres Gesicht. - 5. Der Führer in Elsass-Lothringen. - Fahrt durch die Vogesen—Strassburg. - In der Maginotlinie. - Beide Ufer des Rheins sind fest in deutscher Hand. - Der Triumphzug des Führers nach Berlin.
Jugendliche haben Zutritt.
Täglich ununterbrochen Vorstellung von 15—22.30 Uhr.

Dans l'affiche ci-contre, on constate que le nom de l'ancien cinéma y figure encore, mais pour une semaine seulement car la regermanisation est à l'œuvre (cf. la photographie de la fin du mois de juillet 1940). En revanche, la Place Broglie n'est pas encore la *Hitlerplatz*. Ensuite, on peut voir combien les actualités sont détaillées et centrées sur la figure du *Führer* victorieux. D'ailleurs, certaines de ces images ont contribué à fabriquer notre imaginaire dans la mesure où nous avons encore en tête celles d'un Hitler déambulant dans la cathédrale de Strasbourg quasi vide... Mais surtout, notre regard s'attarde sur le gros titre quelque peu énigmatique du long-métrage, ***Leinen aus Irland*** que l'on pourrait traduire par « la Toile d'Irlande » ou encore du « Lin d'Irlande ». En France occupée, ce film sortira sous le titre *« Les Rapaces »* le 29 janvier 1941, avec des sous-titres français, puis le 26 février suivant, en version doublée. Heinz Heilbig, le réalisateur autrichien, ne figure pas dans cette publicité qui insiste davantage sur les acteurs, et parmi eux, la jeune et prometteuse Irène von Meyendorff que l'on retrouvera comme une apparition mariale dans le célèbre ***Kolberg*** de Veit Harlan. Faut-il en conclure que le réalisateur, avec pourtant neuf films à son actif, n'est pas assez « connu » pour attirer les spectateurs strasbourgeois ? On sait par ailleurs combien Goebbels aspirait à un cinéma de qualité qui devait répondre à la fois à une fonction politique – à savoir de satisfaire à l'édification de l'idéologie nazie par des moyens de séduction bien rôdés – et économiques – en cherchant à conquérir les marchés internationaux, ce qui passait souvent par l'usage de stars de cinéma dont il était « friand[10] . » Autrement dit, faut-il voir dans ce choix l'application des directives du ministre de la Propagande ? On peut raisonnablement le penser. ■

Sébastien Soster
Responsable du service éducatif
auprès du Mémorial de l'Alsace-Moselle

Deuxième partie dans le prochain numéro
du Courrier du Mémorial

[7] À ce stade de l'étude, il reste encore à dépouiller l'année 1944.

[8] D'abord produites indépendamment par les différentes sociétés de production, elles ont fusionné en une seule et identique version qui, à partir de juin 1940, et en août 1940 pour l'Alsace annexée, prit le titre de ***Deutsch Wochenschau*** *ou actualités cinématographiques allemandes de la semaine. Elles seront produites par un organisme complètement contrôlé par le ministère de la Propagande.*

[9] Roel Vandel Winkel, Exporter la propagande : les films du Troisième Reich : un échec auprès des publics étrangers in « Une histoire mondiale des cinémas de propagande », sous la direction de Jean-Pierre Maghit, Paris, Nouveau Monde Editions, 2015, pp. 325 à 328.

[10] En effet, Goebbels a eu une histoire d'amour avec la jeune actrice tchèque Lydia Baarova qui s'est terminée sur l'intervention d'Hitler en personne.

La reddition du Donon : Dernier carré français après l'Armistice de juin 1940

Allemands en visite au « temple » du Donon après la reddition. Photo souvenir personnelle d'un soldat de la 215ème Infanterie Division.

Après la percée de Sedan et l'encerclement des meilleures unités françaises en Belgique, c'est au tour de la Ligne Maginot d'être tournée : cinq armées françaises, prises au piège, capitulent du 20 au 22 juin 1940. L'armistice est signé le 22 juin mais n'entre en vigueur que le 25 à 0h35. Dernière grande unité française encerclée, le 43ème corps d'armée de forteresse (CAF) tient encore le secteur du Donon. Son chef, le général de corps d'armée Fernand Lescanne va tenter une ultime négociation.

Pendant toute la drôle de guerre, le 43ème CAF occupe un intervalle de la Ligne Maginot d'une trentaine de kilomètres dénommé « Secteur fortifié des Vosges ». Le 12 juin 1940, devant la poussée allemande en Champagne, ordre est donné d'abandonner les ouvrages à leur sort et de constituer deux divisions de marche pour rejoindre le sud de la France. Mais les moyens de transport sont dérisoires. Une nouvelle offensive allemande « Tiger » tente de forcer le passage en Lorraine le 14 juin. Le lendemain, l'opération amphibie « Kleiner Bär » vise directement l'Alsace. L'encerclement se précise alors que le Maréchal Pétain annonce au pays qu'il demande l'armistice.

Le 18 juin, il faut combattre sur le canal de la Marne au Rhin. Le 43ème CAF y tient le secteur Gondrexange - Lutzelbourg. Après une journée de combats intenses, l'ennemi prend pied sur la rive sud. Les divisions de marche Senselme et Chastanet, très éprouvées, continuent leur repli dans l'ordre vers le massif vosgien. Elles ne peuvent désormais plus échapper à l'encerclement et s'apprêtent à livrer un dernier combat pour l'honneur sur les contreforts du Donon. Le 43ème CAF vient buter contre les 62ème et 103ème divisions d'infanterie françaises qui retraitent précipitamment depuis l'Alsace. Les liaisons sont coupées avec les échelons supérieurs suite à la poussée allemande du XXIVème Armeekorps du General der Kavalerie Geyr von Schweppenburg (4 Infanterie Divisionen ou ID) dont l'action est renforcée par la 215ème ID. remontant la Bruche et surtout la 6ème Gebirgsjäger Division. Cette unité d'élite commandée par le futur maréchal Schörner surgit depuis le Val de Villé vers Saint-Blaise la Roche et verrouille le col du Hantz au sud de la zone du 43ème CAF.

Le PC du général Lescanne s'installe tout d'abord dans le vieux blockhaus allemand du « Morveux », une construction de la première guerre mondiale sur la plate-forme du Donon. Le dernier carré se constitue dans les parties supérieures des cinq vallées s'écoulant depuis le Donon : la Sarre Rouge, la Sarre Blanche, la Plaine, le Rabodeau et la Bruche. Plus de 20.000 hommes aux matériels hétéroclites se massent dans ce périmètre réduit, sans perspectives de percée. Un espoir les anime : rééditer l'exploit du colonel Denfert-Rochereau à Belfort en 1870 et tenir jusqu'à l'armistice afin d'échapper à la captivité ! C'est le pari du général Lescanne. Les ordres sont donnés en conséquence et les dernières actions retardatrices se déroulent les 21 et 22 juin. En témoignent de nombreux petits monuments attestant des ultimes combats meurtriers.

Avec la perte des derniers villages (Moussey, Saint-Blaise la Roche, Raon-sur-Plaine) le 43ème CAF ne contrôle plus qu'une zone boisée où la défensive est facile. Le ravitaillement commence par contre à manquer et le moral baisse, en particulier à la 62ème DI, aucun soldat ne souhaitant être « le dernier mort du dernier jour ».

Allemands de la 197. Infanterie Division aux prises avec les abattis réalisés par le 43ème CAF dans la vallée de la Sarre Rouge. Ce joli cliché a été pris par le photographe officiel de la division.

Le 23 juin, les combats cessent, le PC du 43ème CAF se déplace vers l'hôtel Velleda et les villas aux alentours. Pour les Allemands, c'est à qui fera les derniers prisonniers, par ruse ou au culot. Seule la 62ème DI se rend rapidement. Suite à un premier contact à l'initiative de von Schweppenburg, le général Lescanne ordonne de reculer d'un kilomètre afin d'éviter tout incident. 4 groupes de parlementaires allemands différents vont tenter de recueillir la reddition et surtout de « capturer le général français ». Un officier du PC, le commandant Clave est envoyé comme négociateur, il revient après avoir effectué un périple jusqu'à Sarrebourg puis au PC allemand du groupe d'armées C à Saint-Dié. Les conditions, trop vagues, sont opportunément repoussées par le général Lescanne qui souhaite surtout gagner du temps.

Le 24 juin, une nouvelle délégation allemande s'impose au Donon et cette fois sous la menace, obtient la signature d'une déclaration de reddition. Deux officiers français (commandant Harry et capitaine Chevalier) sont envoyés à Sarrebourg négocier ses modalités d'application. Un premier protocole — rédigé en anglais ! — est signé à 22 heures. Dans la nuit, ce protocole est traduit en Allemand puis en Français, mais à quelques heures près, l'armistice n'est pas encore entré en vigueur. Toutefois, les « Accords du Donon » concèdent au 43ème CAF des « conditions honorables » terme aussi flatteur qu'imprécis. Il est bien spécifié que le matériel, les armes et les munitions devront être remis en l'état à Celles-sur-Plaine, Bionville-Allarmont et Schirmeck.

Le 26 juin, un ultime ordre général n°91 est diffusé par le général Lescanne à l'ensemble de ses troupes et les félicite pour leur résistance. Du 27 au 30 juin, trois convois constitués de colonnes avançant « d'un même pied » (c'est-à-dire en séparant les fantassins, les chevaux et les engins motorisés) se dirigent en deux étapes vers Strasbourg. Dans les villages, la foule alsacienne salue les vaincus qui défilent sous les ordres de leur encadrement. Le 43ème CAF a vécu. Même si les officiers conservent un temps leur arme personnelle, la captivité est au rendez-vous. Malgré des protestations à la commission d'armistice de Wiesbaden, aucune suite ne sera donnée aux demandes de libération ou de traitement particulier. Seuls les fugaces « honneurs de la guerre » furent accordés par le vainqueur, c'est-à-dire le défilé des vaincus devant des troupes allemandes présentant les armes et la possibilité pour les officiers de rester temporairement à la tête de leurs troupes.

Quant au général Lescanne, il quitte le Donon le 30 juin pour être présenté à Badonviller au général Geyr von Schweppenburg avant d'être envoyé en captivité au château de Königstein.

Au total sont faits prisonniers au Donon : 4 généraux, 1.031 officiers, 28.444 sous-officiers et soldats. Très peu suivront l'exemple du capitaine Henri Frenay, officier de renseignement du 43ème CAF et futur créateur du réseau de résistance Combat puis des MUR. Il tentera et réussira l'exploit de gagner à pied la zone libre.

Jean-Michel Adenot

La reddition du Donon sera le thème d'une conférence prononcée par l'auteur de ces lignes **SAMEDI 21 MAI 2016 LORS D'UN CAFÉ D'HISTOIRE** au Mémorial de l'Alsace-Moselle de Schirmeck.

Avec la présentation d'une centaine de photos d'époque, pour la plupart inédites car issues de fonds privés, de documents d'archives, de cartes et de comparaisons avec des clichés récents, Jean-Michel Adenot se propose de retracer en images cette page d'Histoire méconnue et de la replacer dans un environnement qui nous est familier. De nombreux témoignages des combats de juin 1940 sont encore visibles sur le terrain : le blockhaus du Morveux voisine avec des traces de tranchées, le monument attestant de la destruction du drapeau du 154ème régiment d'infanterie à Etoile 2 et le cimetière allemand de la 197ème ID. près du col de l'Engin...

Les morceaux choisis d'Alphonse TROESTLER

« Documentaire historique »
Ou « Escroquerie intellectuelle » ?

Le 2 mars 2015, sur la chaîne de télévision publique France 3 Nationale, a été diffusé, à une heure de grande écoute, dans le cadre du programme *« Lundi en histoires »*, un "documentaire historique" réalisé par Michaël Prazan et intitulé *"Das Reich, une division SS en France"*. Le contenu de ce film, au-delà de ses réelles qualités techniques, de montage et de savoir-faire cinématographiques, pose néanmoins de graves questions quant au contenu précis et aux commentaires de certains de ses passages et, surtout, quant à la méthode historique utilisée pour un prétendu « documentaire ».

Connaissance trop partielle ou partiale du sujet traité, influence trop pesante de certains milieux liés à la mémoire ou même mauvaise foi ? La question mérite, pour le moins, d'être posée. En effet, la présence des incorporés (la précision, pourtant importante, « de force » est passée sous silence) alsaciens au sein de cette unité directement impliquée dans les drames de Tulle et d'Oradour-sur-Glane, est non seulement très largement surestimée (*« pas moins de 6 000 »*, au lieu de 800 à 1 000, selon les historiens de cette période), mais le commentaire va jusqu'à affirmer que *« le gros des troupes est composé d'Alsaciens »* ! Rappelons également que l'effectif total de la division *« Das Reich »* était, en juin 1944, de 18 000 hommes, et non de « 15 000 », comme prétendument affirmé.

Par ailleurs, le seul témoin de cette unité militaire allemande, largement cité tout au long de ce film et ce, jusque dans sa conclusion finale, est un Alsacien, aux propos ambigus et largement décalés, sortis de leur véritable contexte et absolument pas représentatifs du vécu réel et de l'état d'esprit de l'immense majorité de ses compatriotes à l'époque. A titre d'exemple, citons le cas, lui aussi totalement passé sous silence, des Alsaciens enrôlés de force dans cette unité et qui se sont évadés en très grand nombre et ce, dès qu'ils pouvaient espérer éviter les terribles menaces de représailles qui pesaient sur leurs familles au titre de la *« Sippenhaft »*, la loi nazie sur la responsabilité du « clan familial ». Rien qu'en Normandie, d'après les recherches et les témoignages recueillis par notre ami Jean Bézard et les membres de la SNIFAM (Solidarité Normande aux Incorporés de Force d'Alsace-Moselle), ils furent plus de cent cinquante, soit l'équivalent d'une compagnie entière, à être dans ce cas !

L'utilisation d'images d'archives ne concernant pas cette unité militaire ou n'étant pas directement liées, ni géographiquement, ni chronologiquement, au sujet traité et surtout celles, extraites d'un film de fiction russe, totalement situées hors du contexte réel évoqué, sont également sujettes à de nombreuses interrogations. En résumé, une véritable « escroquerie intellectuelle », selon les termes d'un universitaire et historien bien connu dans notre région.

Les réactions à cette diffusion furent immédiates et vives, bien au-delà du seul cercle des anciens combattants. Certains commentaires, parmi les plus inexacts et les plus déplacés de ce film, furent supprimés ou corrigés en vue de sa rediffusion sur la chaîne franco-allemande ARTE. Mais le mal était fait et la vente du DVD de ce prétendu documentaire a été largement faite... et se poursuit toujours au niveau national, et ce, dans sa première version, donc avant les modifications des passages les plus litigieux.

Une nouvelle action en justice a été, de ce fait, engagée par les associations d'anciens Incorporés de force, les ADEIF du Bas-Rhin et du Haut-Rhin, contre la diffusion du DVD de ce film. La justice n'a pas encore, à ce jour, définitivement tranché sur le fond de cette affaire. La suite nous montrera jusqu'où peut aller la « liberté de création » dans le domaine audiovisuel. Á moins de confondre fiction et réécriture de l'histoire avec la rigueur qui devrait être celle d'un « documentaire historique ».

Comment expliquer cet a priori, sans cesse répété, quant à une supposée complicité, voire l'adhésion et donc la culpabilité de l'ensemble des Alsaciens, en particulier les Incorporés de force, face à l'Allemagne nazie durant cette période si trouble de notre histoire ? Pourquoi cet acharnement contre ceux, pourtant victimes d'un véritable crime de guerre, explicitement reconnu par le Tribunal de Nuremberg, qui ont payé le prix le plus élevé, en nombre de morts, de cette situation dramatique ? Pour masquer l'abandon « de fait » de nos régions en 1940, puis celui de toute sa jeunesse en 1942 lors de l'introduction des sinistres décrets relatifs à l'incorporation de force, sans oublier celui, à partir de 1944, des milliers d'entre eux retenus, au cours de leur trop longue et incompréhensible captivité, dans les camps de Staline ? Pour avoir brisé, pour ces derniers, à leur retour, le mythe du « paradis soviétique », au regard d'un parti communiste français si puissant au lendemain de la guerre ? Sur ce point, rappelons simplement que ce dernier chantait, à cette époque et sans aucune nuance, ni retenue, dans un véritable culte relevant de l'idolâtrie, la gloire du « grand maréchal Staline »... à l'image des commentaires pour le moins enthousiastes de leur camarade Paul Eluard qui accompagnent le film au titre si évocateur *« L'homme que nous aimons le plus »* qui a été offert au « Petit Père des peuples » en 1949, à l'occasion de son 70ème anniversaire...

Mais le plus étonnant, le plus consternant dans cette nouvelle et magistrale démonstration d'ignorance, au mieux, de mauvaise foi, au pire, d'incompétence, en tout cas, quant à la connaissance de l'histoire réelle et vécue de nos régions, l'Alsace et la Lorraine mosellane, à travers la diffusion, à une heure de grande écoute, de ce prétendu « documentaire historique » et ce, dans le cadre d'une série historique par ailleurs réputée pour son sérieux et appréciée dans la rigueur de sa démarche, est que ce film ait obtenu le soutien financier... et donc une forme de « caution morale » de la Fondation pour la mémoire de la Shoah et de la Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives du Ministère de la Défense... Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il y a encore du travail et de la « mémoire à faire partager » pour nos historiens, pour nos médias et pour nos chères institutions régionales... et nationales !

Alphonse Troestler

L'AMAM est soutenue par :

Région Alsace — Conseil Général Bas-Rhin www.bas-rhin.fr — Conseil Général Haut-Rhin — Mémorial de l'Alsace Moselle — Crédit Mutuel Enseignant

Pour les communes, voir les quatres pages centrales.

Directeur de la publication : *Marcel Spisser* — ***Coordination :*** *Jean-Paul Gully, Monique Klipfel, Claude Morant*
Rédaction : *Jean-Michel Adenot, Claire Audhuy-Cogitore, Mireille Biret, Joseph Haller, Eric Le Normand, Antoinette Roussel, Paul Samuel, Sébastien Soster, Marcel Spisser, Alphonse Troestler, Jean-Pierre Verdier*
Réalisation : CANDIDE / ***Impression :*** *Gyss* / ***Photos :*** *D.R.* / ***Dépôt légal :*** *mars 2016*
© Tous droits de reproduction réservés.
AMAM : Président Marcel SPISSER — **Secrétaire** Jean-Paul GULLY — **Trésorier** Claude MORANT
Tél. 06 86 89 43 57 / j-p.gully@orange.fr